

S'adresser au bureau du journal
de 8 heures du matin à 6 heures du
soir

Rédaction et Administration
URUGUAY, 26
(Imprimerie Latine)

UNION FRANÇAISE

PETIT JOURNAL DU MATIN

	MONTEVIDEO	CAMPAGNE
Un mois.....	\$ 1.00 or 1.20 or	
Trois.....	\$ 2.70 « 3.50 «	
Six.....	\$ 5.50 « 7.00 «	
Un an.....	\$ 10.00 « 13.50 «	
	Numéro du jour... \$ 0.09	
	« ancien... « 0.10	
	Les abonnements partiront des 1er au 15 de chaque mois	

Année IV Num. 1059-939

Directeur: J. G. BORON DUBARD

MONTEVIDEO—Mardi 13 Novembre 1894

Socialisme et sociologie

Si comme l'a dit un grand philosophe, il y a une âme de vérité même dans l'erreur, s'il ne faut rejeter absolument aucune doctrine sans examen, c'est peut-être faire œuvre courageuse, utile, prudente de rechercher, dans les systèmes qui répugnent le plus à nos idées, nos sentiments et nos instincts, la part de vérité qu'ils contiennent.

A cet égard, le socialisme est la plus attachante des doctrines. Hostile autant qu'il l'est à une conception politique de nos idées françaises de liberté et d'indépendance, à notre esprit entreprenant, hardi et frondeur, il est incontestable pourtant qu'il existe, que tout un parti s'est formé chez nous qui a grandi sous cette étiquette, et l'a imposée même à certains de ses adversaires.

Socialisme collectiviste, socialisme chrétien sont de simples mots, dira-t-on, qui en remplaçant d'autres trop usés, radicalisme et conservation, tout en signifiant les mêmes choses. Et ce la fait-il, il faudrait encore admettre la puissance de ce mot qui s'est ainsi victorieusement substitué à tant d'autres.

Mais il y a autre chose; le socialisme n'est pas un mot vide de sens; il correspond à quelque chose de très réel et de très vivant; il exprime tout un ensemble de tendances humanitaires qui se dégagent peu à peu du progrès social, comme d'autres conceptions naissent du progrès scientifique. Son succès vient peut être de l'état trop embryonnaire de la science sociale proprement dite; il est l'alchimie précédant la chimie.

Car il faut bien le reconnaître, la science sociale est de date récente; il n'y a pas dix ans l'Académie des sciences morales et politiques donnait comme sujet de concours: La sociologie est-elle une science? Et les annotations qui accompagnaient cette question naïve, indiquaient clairement que l'Académie souhaitait une réponse négative.

Depuis lors, il est vrai, il a passé beaucoup d'eau sous les ponts; les faits ont marché et hier la sociologie faisait brillamment son entrée dans le monde, dans un congrès présidé à Paris même par Sir John Lubbock, et où une pléiade d'incontestables savants s'étaient donné rendez-vous.

Leur tâche est des plus ardues. Il s'agit de faire admettre à une génération élevée encore dans la pure culture littéraire, que les belles lettres ne sont pas tout; le savoir humain, que l'histoire même, celle qui ajoute aux récits de batailles l'étude des institutions et des mœurs, que la Psychologie, la Morale, le Droit, l'Economie politique doivent être les supports d'une science plus haute, d'une sorte de philosophie des sociétés considérées comme de puissants organismes qui vivent, croissent, évoluent comme les individus et, périssent, comme eux quand ils méconnaissent les lois de leur évolution.

Nulle heure peut-être n'est plus propice à cette étude. Nous assistons à une sorte de réveil général de l'humanité. La vieille Europe déborde de toutes parts, conquiert, défriche des terres neuves d'une fertilité inouïe et se fait concurrence à elle-même. Et l'Asie, l'Europe, l'Inde se révèlent manufacturiers redoutables, l'axe du monde économique se déplace, et tend à en dévier l'axe politique.

Il est clair que nos polities combinatoires, nos petites vues, notre conception d'un monde gravitant autour de notre ombilic ont fait leur temps. Bon gré malgré, nous sommes emportés dans un courant nouveau qui nous brisera, si nous ne parvenons à le dominer. Pour ce problème, le socialisme nous offre une solution vieille de vingt siècles; mais il ne suffit pas de dire que le socialisme est un système empirique et décevant; il faut trouver mieux; il faut que notre jeune génération se persuade que quelle que chose de plus à faire que de traduire Homère ou Tite-Live; il faut qu'elle aborde courageusement, énergiquement les questions sociales, au lieu de les laisser tomber aux mains des baillifs et des charlatans. Le jour où la science sociale, où la sociologie sera dégagée des limbes où elle sommeille, espère, le socialisme aura fini son rôle. Il lui aura servi d'introduit.

ce qui concerne l'armée française. Il y avait en présence, à cette bataille, environ 160.000 hommes: 80.000 du côté de l'ennemi, 70.000 seulement du côté de Napoléon. L'ennemi perdit 15.000 tués ou blessés, 20.000 prisonniers parmi lesquels 8 généraux, 45 drapeaux et 190 canons. Dans nos rangs, 7.000 hommes furent mis hors de combat, dont 103 officiers tués et 481 blessés. Les tués se répartissent ainsi: état-major, 5; garde impériale, 3; infanterie, 69; cavalerie, 29; artillerie, 2.

Les 481 blessés appartenaient: 43 à l'état-major, 28 à la garde impériale, 27 à l'infanterie, 127 à la cavalerie, 4 à l'artillerie et 2 au génie. Parmi les généraux blessés, raconte M. Charles Gomel, figure le général Valthubert auquel un boulet avait fracassé une cuisse. En le voyant tomber, quelques soldats s'approchèrent de lui et se disposent à le porter à l'ambulance; effrayés à votre poste, leur dit-il; je saurai bien mourir seul. Il ne faut pas, pour un homme, en perdre six.

La victoire d'Eylau ne coûta également à Napoléon que 3.000 ou 4.000 hommes sur 50.000 combattants. La grande bataille du 8 février 1807, autour d'Eylau fut autrement meurtrière. Dix, les deux jours précédents, des engagements partiels avaient préludé à ce terrible combat. A l'un de ces combats, plusieurs charges furent successivement par nos husards et nos dragons n'avaient pu entamer les bataillons russes postés près de Landsberg avec des pièces de canon. Napoléon, raconte Marbot, fit alors avancer les terribles cuirassiers du général d'Hautpoul, qui traversant le pont et le ravin sous une grêle de mitraille, fondirent avec une telle rapidité sur la ligne russe, qu'ils la couchèrent littéralement par terre; il y eut en ce moment une affreuse boucherie: les cuirassiers, furieux des pertes que leurs camarades, hussards et dragons, venaient d'éprouver, exterminèrent presque entièrement les huit bataillons russes.

Le champ de bataille faisait horreur, jamais on ne vit une charge de cavalerie avoir des résultats si complets. L'empereur, pour témoigner sa satisfaction aux cuirassiers, ayant embrassé leur général en présence de toute la division, d'Hautpoul s'écria: «Pour me montrer digne d'un tel honneur; il faut que je me fasse tuer pour Votre Majesté! Il tint parole; car, le lendemain, il mourut sur le champ de bataille d'Eylau. Quelle époque et quels hommes!

Russes et Prussiens perdirent à Eylau 7.000 tués, 20.000 blessés, 4.000 prisonniers. Les 53.000 hommes, environ, engagés contre eux par Napoléon, se trouvaient, le soir, diminués de 10.000 hommes, soit 3.000 morts et 7.000 blessés. Parmi les premiers, il y a 277 officiers et 629 parmi les seconds. C'est pour l'infanterie que la proportion des morts est, notablement, la plus forte. Quant à l'état-major, jamais encore il n'avait été tant éprouvé; il y a 12 généraux de division et 7 généraux de brigade tués, 3 généraux de division et 9 de brigade blessés.

La bataille d'Essling, qui coûta la vie au maréchal Lannes, nous mit 20.000 hommes hors de combat. Wagram, la plus grande bataille qui eût encore été livrée, en raison du nombre des troupes engagées de part et d'autre, coûta 20.000 hommes, tués ou blessés, aux autrichiens; mais nos pertes s'élevaient presque au même chiffre: 15 à 18.000 hommes, dont 7.000 à 8.000 morts. 1659 officiers avaient été hors de combat. Dans l'état-major: Bessièrres blessé. Lassalle tué 9 autres généraux de division blessés, 1 général de brigade tué, 22 blessés.

Cela nous ne pouvons entrer dans le détail de la désastreuse campagne de Russie. Sans même avoir livré de nombreux combats, en cinq semaines, l'armée de 420.000 hommes diminue d'un tiers. La bataille de la Moskova nous coûta 10.000 tués et 20.000 blessés, et parmi ceux-ci combien peu ont revu la France! 3 généraux de division, 8 généraux de brigade, 19 officiers d'état-major, 381 officiers d'infanterie, 10 de cavalerie, 10 d'artillerie française 91 officiers de troupes étrangères, soit 485 officiers, trouvèrent la mort dans cette funèbre journée; 23 généraux de brigade; 22.000 officiers y eurent des blessures. Et tant de sang versé inutilement!

Dès la première journée de Leipzig, nous avions perdu 20.000 hommes; et les coalisés, au moins autant. Le lendemain, 20.800 hommes, et les coalisés au moins autant. Le lendemain, 20.000 hommes encore furent mis hors de combat dans nos rangs. Et le troisième jour, vit également tuer, noyer, blesser ou faire prisonnier, 20.000 Français. Dans ces chiffres sont compris 537 officiers tués et 1.897 blessés, parmi lesquels un maréchal de France, Poniatowski, 5 généraux de division et 10 généraux de brigades tués, 2 maréchaux, 11 généraux de division et 29 généraux de brigade blessés. Soixante mille hommes, en ravaches, étaient tombés sur le champ de bataille.

Enfin nous omissions, à Waterloo, plus de 20.000 hommes tués ou blessés, dont 1.089 officiers.

Puisqu'on aime à faire revivre les brillants côtés de l'épopée, il n'est que juste de montrer le revers anglant, à une époque où, avec les armes perfectionnées, la proportion des morts et des blessés croît de façon tragique.

GUILLAUME II A PARIS

Nous avons publié dans un de nos derniers numéros, un propos point banal certes, attribué à l'Empereur d'Allemagne.

«J'irai voir l'Exposition de 1900, aurait dit Guillaume II à un de nos compatriotes, et comme celui-ci dissimulait mal sa surprise: «Je saurai que j'allais vous étonner, mais je connais le caractère des Français, et du moment que je dis que j'irai voir leur exposition, c'est que je sais ce que j'ai à faire pour y aller.»

Un de nos confrères parisiens, l'Eclaireur de Paris, a eu l'idée de poser à quelques personnalités la question suivante: «Quelle devrait être l'attitude des Français à l'égard de l'empereur d'Allemagne, si Guillaume II venait à Paris à l'occasion de l'Exposition de 1900?»

Voici quelques réponses: «De M. Jules Simon: «La France a ouvert une exposition internationale; cela veut dire qu'elle l'a invitée à

venir. Donc elle doit recevoir tous ceux qui se présentent et les recevoir comme il convient une avance à notre pays, à laquelle notre courtoisie devra répondre dignement.

«Je ne puis oublier le bienveillant accueil fait par l'Empereur aux délégués du Congrès de Berlin, ni la mise en liberté de nos deux compatriotes si généralement et si spontanément accordée le jour des funérailles de Carnot.

«Je suis membre de la Ligue pour la paix; je lui ai donné mon nom et je lui ai aussi donné mon cœur. Je m'en souviens dans les petites affaires comme dans les grandes.

«De M. Joseph Reinach: «L'hôte est chose sacrée, d'autant plus sacrée qu'il n'est pas un ami.

«Si l'empereur jugé convenable de venir à Paris, il sera l'hôte de la République, l'hôte de la France; ce mot, l'hôte, parle assez haut, et assez clair par lui-même.

«De M. le général Riu, député: «Si c'est au soldat que vous posez votre question relative à un voyage éventuel de Guillaume II à Paris, si c'est à celui qui a traversé les horreurs de 1870 et a laissé tant d'amis étendus sur les champs de bataille, il avoue que ce n'est pas sans pâlir et sans frémir qu'il croiserait l'Empereur allemand foulant l'asphalte de nos boulevards.

«Est-ce au membre du Parlement que votre question s'adresse? Il reconnaît que la correction française, surtout en matière d'hospitalité, se doit à sa réputation. «Tâchez de concilier ces deux réponses et vous aurez mon impression.

«M. Paul Deroulade a renvoyé notre confrère à la lecture de ses poésies patriotiques où son sentiment est assez indiqué pour rendre une réponse supplémentaire inutile. M. Drumont pense que Guillaume II serait sifflé par les Parisiens.

Mme Adam a été plus loin:

«Les phrases sont inutiles pour répondre à la question que vous me posez. Si l'empereur allemand, roi de Prusse, venait à l'Exposition de 1900 et si l'Alsace-Lorraine était encore allemande, alors même qu'il n'y aurait qu'une femme du siège et une sœur des Alsaciens-Lorrains pour crier leur lâcheté aux Français, je serais celle là.

«MM. de Freycinet, Emile Zola, Alphonse Daudet se sont recusés, ou ont envoyé des réponses pleines de réserves.

«M. Florents fait une remarque préalable assez juste:

«Qu'est-ce que l'empereur d'Allemagne croit avoir à faire pour être bien reçu à Paris? Il serait nécessaire que vous éclaircisiez ce point pour me mettre en mesure de répondre à cette question.

«En effet, il faudrait éclaircir ce point.... Et avant même d'éclaircir ce point, il ne serait pas inutile de savoir si l'empereur Guillaume II a jamais prononcé les paroles qu'on lui attribue. Il est très probable qu'il n'en a pas soufflé mot.

L'OTHELLO DE VERDI

Paris 10 octobre.

L'événement artistique de la saison sera, sans contredit, la première représentation de l'Opéra de Paris, de l'«Otello» de Verdi, dont les Italiens ont su se rappeler, tout en la primeur à la Scala de Milan, le 5 février 1887. Demain ou après demain, un compte rendu de la lecture complète à l'orchestre, devant les intermédiaires réunis qui ont déjà, du reste, commencé les répétitions d'ensemble. Et il est plus que probable, que la première aura lieu le 15 octobre. A ce propos, un chroniqueur du «Gaulois» rappelle que ce n'est pas la première fois, qu'un «Otello» sera joué sur une scène lyrique française. Les amateurs de musique se souviennent encore d'un «Otello», opéra de Rossini, joué pour la première fois à Naples en 1816 et représenté sur la scène de l'Académie nationale de musique, le 10 septembre 1811, en français, après avoir fait les délices de théâtre italien. C'est le drame lyrique de Verdi, tiré par son librettiste ordinaire, Arrigo Boito, du drame de Shakespeare, qui a détrôné le vieil opéra de Rossini, de celui qui restaura l'impopulaire autour de «Guillaume Tell» et du «Barbier de Séville».

Au lendemain de la première de «Otello» à la Scala de Milan, tous les journaux avaient annoncé que l'Opéra monterait le nouveau chef-d'œuvre du maître italien la saison suivante.

Sept années cependant se sont écoulées avant la réalisation du projet des directeurs de notre première scène lyrique. Le temps va vite. Des difficultés s'engendrent par des questions de mise en scène, de traduction du livret, d'interprétation même, avaient surgi, et n'ont pu être applanies qu'il y a peu de mois, après l'immense succès de «Falstaff».

Par exemple, ce qui avait été convenu, il y a sept ans, entre Verdi et les directeurs d'Alceste, c'est que Verdi, qui était grand cantatrice, devait jouer le rôle de Desdemona. Au début, malheureusement, Verdi aurait voulu donner le rôle d'Otello à son ténor, mais dans toute la plénitude de son admirable organe. Le maître ne trouva pas de ténor capable de rendre la puissance de voix chez le ténor Salera qui va créer ce rôle. Il le verra donc d'une belle voix, et surtout de qualités dramatiques, qui méritent ce jour artistique au premier rang à l'Opéra.

Il avait été également entendu que Maurel créerait son rôle à Paris. Ce vœu aussi sera exaucé. Maurel, qui avait quitté Paris avec les honneurs de «Falstaff», lui rendra sous le brillant costume du Maure Yago.

Avec des interprètes comme ceux là, on est sûr d'avance du succès quand on est l'auteur de «Otello» de Verdi, et quand «Otello» lui-même nous arrive avec l'aurore du succès.

«Otello» Pourquoi ne pas parler de l'idée maîtresse qui a guidé Verdi dans son œuvre? Mais nous le dirons dans la pièce; parlons seulement du caractère des personnages, et ce qui ne paraîtra pas banal, de la mise en scène d'après le principal des interprètes même d'après Victor Maurel.

Où, puisons à pleines mains dans un remarquable opuscule, que on nous communique sur la mise en scène du drame lyrique, et que le Yago parisien et milanais a bravement dédié au maître.

Dans cette étude, éditée à Rome, à laquelle l'éminent artiste a eu la conscience de se livrer après une remarquable incarnation, M.

Maurel donne d'excellents aperçus sur le théâtre chanté en 1887, le tout à propos de la mise en scène du drame lyrique «Otello». Ces appréciations, le bariton les avait scrupuleusement soumises au maître, qui, par ci par là, les a enregistrés dans de petites annotations de légères critiques.

Selon M. Maurel, c'est le personnage d'Otello qui, bien qu'occupant la première place dans le drame, est de beaucoup le plus facile à saisir dans l'ensemble de sa nature morale. Droit, franc, jusqu'à la brutalité; tel est le caractère essentiel de ce tempérament, dont on aurait tort de rechercher avec minutie les détails.

«L'essentiel est donc de noter à grands traits les nuances qui peuvent le montrer tel qu'il est réellement, c'est-à-dire un homme de guerre tout d'une pièce, chez lequel on n'entend en toutes circonstances le respect de la discipline et une soumission presque enfantine aux chefs de la république de Venise.»

Et M. Maurel donne d'excellents conseils aux artistes appelés à créer ce rôle.

Nous n'avons pas assez de place pour reproduire tous ces conseils, qui ont trait au costume, à la physiognomie du personnage. M. Maurel explique ensuite minutieusement les détails de la mise en scène, décrit les décors à l'usage des décorateurs, MM. Anolte, Jambon, Carpezzati, Rubé et Chaperon, qui vont bientôt livrer les décors des quatre actes. En guise de ballet, il y a l'entrée des doges, au troisième acte, que Verdi a ajoutée à son œuvre, et que l'excellent maître de ballet, M. Hansen est en train d'apprendre à ses élèves. Verdi, précédé de M. Boito, viendra sagement à Paris pour sa première, à moins d'empêchement tout-à-fait imprévu. Mais sa santé est excellente, et tout fait prévoir maintenant que les répétitions sont poussées activement, que l'illusre compositeur fera le voyage.

Prophéties électriques

—Prenez garde, docteur; si vous lui cassez quelque chose, comme j'ai fait l'autre jour à ce Parisien, les journaux électriques feront un tapage!...

—Oh! il est all right, à présent. Et l'autre médecin.

Et s'adressant à moi:

—Comment vous sentez-vous, monsieur? —Mon cerveau est lucide, répondis-je, mais qu'est-il donc arrivé? Il m'a semblé que le Capital de Washington s'était écroulé sur moi.

—Vous faites erreur, monsieur ce noble monument est resté sous terre comme le piston d'une pompe... Voyons ça: il y a bien près de mille ans. C'est le poids qui l'a entraîné. Il y avait trop de corvée à l'intérieur. Après quel que deux cents ans, nous avons fait relever la calotte du dôme, et vous pouvez la voir, exhibée dans notre musée national d'archéologie, comme l'un des beaux spécimens de l'art primitif américain. Nous avons eu encore ce matin des visiteurs très distingués, venus tout exprès d'Ethiopie, ce grand centre de la civilisation. Ils ont manifesté un plaisir extrême à suivre les progrès réalisés depuis la période barbare de 1891 jusqu'à la bienheureuse année 3000 dans laquelle nous sommes si fiers de vivre. Les voyageurs ont été fustigés à l'aller et au retour...

—Fustigés! fis je avec horreur. Et vous parlez de civilisation!...

—Calmez-vous, monsieur, dit le docteur tranquillement. Je vois votre erreur. Nos touristes éthiopiens n'ont pas reçu des coups de fusil, mais ils sont venus à New-York dans le train-éclair, lancés par un fusil électrique, comme une simple balle de plomb. Le système est commode et d'un usage universellement répandu. C'est d'ailleurs le mode de transit le moins coûteux et le plus rapide: deux minutes pour le tour du monde, y compris les rafraichissements... électriques naturellement.

Je pris le temps de réfléchir...

—Comment vous sentez-vous, à présent?

—Tout ce que je puis dire, c'est que mes facultés paraissent en bon ordre, mais tout mon corps me semble de bois.

—Hal hal ricane le questionneur, d'un petit air tout à fait scientifique.

Et se tournant vers son collègue:

—Les impendables n'ont pas encore recommencé à fonctionner.

—Je me sens tout drôle, continuai je, j'éprouve une impression singulière, comme si j'avais été... dit...

—Dissez-le.

—Non.

—Ah! je vois, disloqué?

—Non, non!... je veux dire de, de... je ne peux pas finir le mot.

—Docteur, fit le savant à son voisin, passez-moi donc le «Ménémophone», je vous prie.

Un petit instrument fut apporté, un fil électrique placé sous le pied de la table, un autre à mon oreille.

—C'est desséché que vous avez voulu dire, prononça simplement le docteur, après avoir écouté à l'instrument.

—C'est cela! m'écriai-je.

«Un bon jeune homme, reprit solennellement le savant, la vérité c'est que vous avez été desséché, comme vous dites en votre langage imparfait. Nous, nous disons électrisé.

Dégoûté de la vie, vers la fin de janvier 1891, par le spectacle des dissensions politiques de cette misérable époque, vous avez pris le parti de vous suicider...»

—Dites donc, monsieur Interrompis-je, indigné, faites attention à vos paroles... je ne me laisserais pas accuser...

—Rien, pour couper court, continua le docteur, le grand fondateur de notre admirable science, un obscur savant de ce temps-là, Théophile Smith, vous a sauvé en vous électrisant.

Quarante ans plus tard, lorsqu'il vint au monde de la résurrection des incorrigibles dévotés, Smith a laissé vos corps avec le sien, par testament, à des disciples. Nous avons fait revivre notre glorieux Théophile Smith, il y a un siècle et demi.

Je vais vous le présenter.

Le docteur appela:

—John!

—Au nom du ciel, m'écriai-je, n'en faites rien, il n'aurait... qu'à recommencer!

—Ne craignez rien... Il ne fait violence à personne... Mais je continue. Ses disciples firent beaucoup d'affaires. Nous avons expérimenté le procédé sur un spéculateur en terrain, qui avait acheté à bas prix des marais dans l'espoir de les voir un jour décapler de valeur. Notre

homme ne voulait pas se donner la peine d'attendre.

Il fut électrisé à mort, et s'est réveillé trente ans plus tard millionnaire. Cet exemple a lancé la nouvelle invention. Tous les spéculateurs malheureux, banquiers, joueurs à la baisse et à la hausse, etc., sont venus à nous comme à des savaux. Nous avons en ce moment plus de 3 millions de clients qui dorment du sommeil de la mort électrique, scientifique et provisoire, pour se réveiller au jour dit, avec de grosses fortunes.

Cette nouvelle branche de la science médicale s'est enrichie de découvertes merveilleuses.

Bref, New-York est devenu le premier centre scientifique, j'entends la science appliquée aux affaires.

Je me frottai les yeux, tout émerveillé de ces nouveautés.

—Cela vous étonne, continua le docteur. Mais nous avons mieux. Faire des richesses ne suffit pas. Nous avons trouvé le moyen de fabriquer le bon sens en gros et de le vendre au détail.

—Oh! Oh! Et comment vous y prenez-vous?

—Rien de plus simple. Une machine électrique spéciale recueille les germes d'idées qui flottent dans l'air. C'est une des plus admirables inventions de l'année 2993. Nous fixons et incorporons ces germes avec l'extrait concentré des œuvres des grands hommes de l'ancien temps. Ce travail est fait au moyen de l'«Omni-phone», une autre machine tout-à-fait curieuse.

Puis, la matière rudimentaire, ainsi préparée, est mise en contact avec le grand sympathique des clients. Il n'y a plus qu'à faire jouer la batterie électrique, en appuyant le pôle positif à l'organe de la mémoire. Les cellules du tissu nerveux reçoivent les corpuscules de bon sens, qui sont naturellement distribués par la circulation dans tout le corps humain. Grâce à cette belle invention, la folie, l'idiotisme, la manie politique, le fanatisme puritain, ont à peu près disparu de notre glorieuse Union Américaine. Quand aux grands hommes nous nous en passons, tout le monde vivant sous le même toit.

Je regardai autour de moi, et vis pour la première fois que les rues étaient couvertes d'un toit de verre, scientifiquement éclairées et ventilées. Les passants n'avaient plus besoin de chapeau, et dans la foule, je n'aperçus pas un seul crâne chauve.

Mon visage se décomposa. Je n'avais pas eu l'habitude d'exprimer la plus grande surprise, car mon docteur me dit tout-à-coup d'un ton sérieux:

—Nadinez pas trop à la fois, vous vous fatiguerez. Auparavant, il faut prendre des forces. Il se tourna vers son aide.

—John, apportez le «topographe» n° 14. La machine lui disposa de façon à agir sur la région épigastrique, et j'éprouai immédiatement une sensation agréable, comme après un excellent repas à la française.

—Nous vous donnerons tout à l'heure un peu de repos électrique, ce que les gens de l'âge de 1891, dans leur langage rudimentaire, appellent du sommeil. Après quoi, nous vous ferons faire un tour dans notre bibliothèque scientifique où vous trouverez 1.500.000 de volumes à votre disposition.

—Oh! oh! docteur. J'ai déjà mal à la tête de tout ce que j'apprends...

—Un peu de patience! fit mon cicérone avec un sourire aimable. Vous n'aurez pas la peine de lire. C'était bon de votre temps! Nous avons changé cela. Deux petits instruments, combinés, l'«ophonomiologue» et le «mnémotype» vous transcrivent, en cinq minutes, dans le cerveau, par les yeux, le contenu de tous les livres, à votre choix. Le procédé est infailible et garanti cinq ans pour 5 dollars.

—Docteur, demandai-je après un moment de réflexion, en 1891, j'étais journaliste, j'ai conservé de ce métier des habitudes de curiosité. Quels sont les gens qui achètent ainsi les idées et le sens commun au poids?

—Chacun vient nous demander la spécialité qui l'intéresse, etc...

Un homme était entré dans l'atelier de l'idéophone, et sa tête était déjà gonflée comme un ballon.

—Docteur, docteur, dites-moi si, avec toute votre science, cet homme est plus heureux que ceux de mon temps? Voyons, trouvez-vous cet exercice confortable?

—Oh! ce homme est un fou. Nous l'avons desséché après la grande transformation politique de 1920. Il venait d'échouer aux élections pour la présidence des Etats Unis. Il croit que nous usons encore de semblables vieilleries, et vient se gonfler la tête d'idées. Pauvre homme!

—Docteur, vous prenez avec l'esprit et les muscles des façons qui me semblent étranges.

(La suite au prochain numéro.)

OH! LES FEMMES!

(MONOLOGUE)

On me dit que je suis grincheux, bourru, original et mal appris. Et quand cela serait, n'ai je pas toutes les meilleures raisons du monde pour me demander à chaque instant ce que je fais sur terre, sur cette terre peuplée de gens insignifiants et inutiles.

Je trouve la vie absolument inopie.

Pourquoi vivre? Vivre de quoi? Pour qui? De quoi? De quoi?

Est-ce pour manger, boire et dormir? C'est banal.

Pour sourire à la pièce de cent sous, ce morceau de métal qui renferme tout. Vraiment cela n'en vaut pas la peine.

Est-ce pour avoir le plaisir de gémir constamment? C'est rudement idiot.

Quoi alors?

Je n'ai pas demandé à connaître la vie. Si on m'avait consulté à ce sujet, j'aurais répondu du fond des limbes:—Mais résistez donc tranquilles! Fiez-vous-moi la paix!

Nature pour disparaître ensuite, c'est d'un bêtier oh! mais d'un bêtier!

Et puis, à quoi ça sert la vie?... A connaître la femme! Voilà toute l'histoire.

La somptueuse rognasse; la femme que l'on plectre sans cesse, mais que l'on adore tous les jours.

—Oui, nous laissons par elle, pour elle et nous vivrons d'elle.

